

Salon du livre

La littérature suisse pose ses mots sur le monde de demain

Les Vaudois Antoine Jaquier et Thierry Raboud, ainsi que la Zurichoise Annette Hug, écrivent la déliquescence du monde, sans pour autant perdre espoir.

Caroline Rieder

L'un est romancier, l'autre poète. Les Vaudois Antoine Jaquier et Thierry Raboud conduisent des œuvres que l'on n'aurait pas songé à présenter de concert jusqu'ici. Empruntant des chemins littéraires très différents, leurs derniers livres, le romanesque «Tous les arbres au-dessous» et le poétique «Terres déclives», se rejoignent pourtant dans cette envie de

trouver des mots pour dire le monde qui vient autrement que par des ouvrages théoriques.

Un autre roman, venu cette fois d'outre-Sarine et fraîchement paru en français, convoque le pouvoir de la littérature pour aborder une problématique cruciale. Dans «Le grand enfouissement», la Zurichoise Annette Hug imagine un ordre dont la tâche serait de préserver un savoir capital pour les générations à venir: la dangerosité des déchets nucléaires. Écrit en partie au

présent, le roman comporte aussi des «scénarios du futur».

Longtemps apanage des auteurs de science-fiction, les histoires futuristes reviennent de plus en plus souvent sous la plume des écrivains de la littérature dite «blanche», en écho aux angoisses contemporaines et à l'impuissance qu'elles engendrent. En Suisse romande aussi. On citera entre autres «Après le monde», d'Antoinette Rychner, ou «Ostwald», où Thomas Flahaut imaginait une terre dévastée

par un accident nucléaire d'envergure.

Annette Hug estime qu'«aujourd'hui, les frontières de genre entre le populaire et le prétendu sérieux sont rompues. On a tellement peur de l'avenir qu'il est presque impossible de ne pas écrire de science-fiction.» Même s'il s'agit de se mesurer à des problématiques aussi complexes que celle des déchets radioactifs: «Dans la littérature, je veux réfléchir à ce que je ne comprends pas. Elle a son rôle à jouer pour penser le monde de demain, même si ce n'est pas

le même que dans les années 60-70, relève Annette Hug. Aujourd'hui, les séries ou les films sont bien davantage partagés, c'est un peu là que se joue la conscience des sociétés, mais la littérature est le lieu où l'on peut prendre le temps de réfléchir lentement à des questions importantes, notamment en développant des personnages avec une certaine complexité.»

La littérature ou la poésie, comme en témoigne le vibrant manifeste de Thierry Raboud.

Manifeste poétique

Grandir dans le déclin

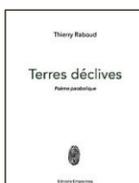


Thierry Raboud a écrit son texte au Musée Jenisch. MUTO

La «poésie de beau temps», très peu pour Thierry Raboud. L'auteur installé à Corseaux aime se pencher sur ce qui le préoccupe. Dans «Crever l'écran», il s'interrogeait sur notre vie à l'ère numérique, et sur ces vitres devenues «notre unique paysage, qu'on admire tête baissée». Il poursuit sa démarche dans «Terres déclives», écrit en résidence au Musée Jenisch à Vevey, dans le vide du confinement.

Les mots ont été longuement mûris – pour les deux derniers, il a fallu une journée! – et tapés sur la vieille machine de sa grand-mère. Ils se sont inscrits sur un rouleau long de cinq mètres qui montait devant ses yeux: «Je voyais ce que j'avais déjà écrit et je n'avais pas d'autre choix que de continuer. Face à cette irréversibilité, les mots m'ont paru d'autant plus précieux», se souvient-il. Le texte, lauréat du Prix Tirage limité 2021, dont l'original est conservé à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne, a été édité en recueil, pour le rendre plus accessible.

Au fil des pages, les mots résonnent avec le lieu et les conditions d'écriture. Le musée, l'écrivain le met en scène poétiquement comme l'héritage des générations précédentes. Le rouleau, lui, imite les hauts et bas de ce «poème parabolique», sous-



«Terres déclives»
Thierry Raboud
Éd. Empreintes,
68 p.

titre d'un recueil qui exprime cette interrogation fondamentale: «Comment croître dans un monde qui décline?» La question d'une génération qui, arrivée au sommet, éprouve le bord du gouffre.

«J'allais dans ce qui grandit et je croyais grandir», commence son narrateur. Cette illusion, Thierry Raboud se refuse à l'entretenir. Sans pour autant sombrer dans l'angoisse. Si la démarche est née d'une

ambition de formuler l'écoanxiété qui le hante, l'auteur veut dépasser ce sentiment avec «de nouveaux mots et de nouvelles images poétiques pour évoquer, à l'aide d'ouvertures symboliques, la bascule dans laquelle nous sommes et le vertige qui nous habite». Il y a la peur, certes, mais aussi l'espoir en un avenir possible.

Un futur qui passe par le collectif, car en contrepoids au «je», le texte invoque une «espèce en voie d'exclamation», une «horde des intranquilles» animée par un nouveau défi que résume le poète: «Apprendre à habiter la finitude». **CRI**

Performance avec Clément Loup à la Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne (je 23 mars, 19 h). Infos: bcu-lausanne.ch, et au Salon du livre (25 mars, 18 h) www.salondulivre.ch

Récit survivaliste

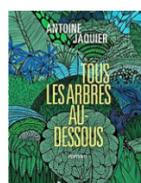
Apprendre du sous-sol



Antoine Jaquier imagine la survie dans le chaos. DR

Entré avec fracas sur la scène littéraire avec «Ils sont tous morts», récit glaçant d'une jeunesse campagnarde romande perdue dans les drogues dures, qui vient de ressortir en poche au diable vauvert, Antoine Jaquier a délaissé la veine réaliste depuis son précédent livre, «Simili Love». Le roman transportait en 2040, autopsiant une hyperconnexion radicale. Dans son nouveau livre, le Vaudois poursuit dans

l'anticipation, encore plus près de nous, plantant son héros quelque part autour de 2030. Ce Salvatore au nom prophétique, mâle blanc ancré dans ses certitudes, croyait avoir tout prévu, bien planqué dans une ferme isolée des Vosges, en prévision de la déroute du monde. Il va déchanter. Provisions, matériel ou même biens culturels: si c'était à refaire, il agirait différemment. Pour imaginer cette vie, Antoine Jaquier s'est servi de son expérience, lorsqu'il a emménagé dans un chalet sommaire en Valais, sorte de cabane de jardin améliorée, et qu'il s'est lancé dans la permaculture: «On a beau se préparer, il manque toujours quelque chose.» Ce que son narrateur n'avait pas prévu non plus, c'est cette solitude qui lui colle à la peau. Alors, quand une fille sauvage qu'il prend d'abord pour un garçon déboule au bout de trois ans, il se



«Tous les arbres au-dessous»
Antoine Jaquier
Éd. Au Diable Vauvert, 260 p.

découvre bouleversé par cette présence. Puis arrive Alix, «iel» venu bousculer un personnage principal peu familier avec la fluidité de genre. «Je ne voulais pas écrire un livre sur l'effondrement, mais plutôt sur notre capacité à rebondir, remarque l'auteur. C'est un roman sur la survie, sur l'entraide aussi, le seul chemin possible à mon avis. J'aime beaucoup voir passer l'histoire du je au nous.»

De sa plume vive et souvent caustique, l'auteur brasse toutes les interrogations de notre époque, sans peur des tabous, sur fond de références multiples à la pop culture.

En seconde partie, le récit vire au voyage halluciné, entre découverte de ce qu'il reste d'un monde dévasté et trip à l'ayahuasca, qui leur fera effectivement voir «Tous les arbres au-dessous». C'est dans cette reconnexion à la nature et aux autres que réside l'espoir, faisant dire au narrateur: «C'était vraiment la fin, et paradoxalement c'était dans ce chaos que je percevais enfin ce futur désirable.» **CRI**

En rencontre au Salon du livre le 25 mars à 11 h sur le thème «Rester debout, quoi qu'il en coûte» et à 16 h autour de «Préparer la fin».

Anticipation

Mémoire radioactive



Annette Hug traite un thème peu abordé en littérature. FLORIAN EICHMANN

Le problème est connu, pas la solution. Certains déchets nucléaires sont radioactifs durant cent mille ans. Comment prévenir les générations futures de ce péril qui hantera les couches profondes du sol? Sur un temps aussi long, la mémoire a tout loisir de s'effiloche. Lors d'une visite dans le laboratoire souterrain de Mont Terri, près de Saint-Ursanne, l'écrivaine zurichoise Annette Hug a entendu parler de l'idée de fonder un monastère pour préserver ces connaissances. «Au début, j'ai trouvé cela absurde, puis ça m'a passionnée, au point que je pouvais m'imaginer intégrer un tel ordre. C'est devenu une sorte d'obsession, mes personnages sont arrivés, je me suis mise à vivre et à penser avec eux.»

Les voici donc qui prennent vie dans son quatrième roman «Tiefenlager», Prix Schiller 2022, traduit en français par Camille Luscher sous le titre «Le grand enfouissement». Annette Hug imagine un ordre fondé par cinq personnes venues de différentes régions du monde, qui renoncent à leur vie d'avant pour se vouer totalement à cette tâche mémorielle inédite. Il y a les fondatrices, Petra, intendante et trésorière, et Betty Wang, l'infirmière qui fait du kung-fu, dans un rituel matinal auquel tous les nouveaux venus se conformeront. Viendront ensuite



«Le grand enfouissement»
Annette Hug
Éd. Zoé,
256 p.

Anatole le chercheur, Kurt le machiniste et Céline la lettrée. Car asséoir un tel projet n'est pas qu'une affaire de scientifiques, la culture et les langues y jouent un rôle fort: «On doit chercher des manières de maintenir une conversation qu'on peut appeler culture, estime l'auteur. Sinon, comment va-t-on arriver à des décisions démocratiques? Pour ma part, je suis très sceptique face aux seuls picto-

grammes pour avertir des dangers.» Le livre alterne entre la constitution de l'ordre, quelque part en Suisse, puis sa dispersion mondiale, mais aussi des retours sur la vie des «Cinq premiers», et des «scénarios du futur», dans 40, 140 ou 300 ans. Que ce soit dans un monde où tout se recycle ou dans une ère gouvernée par une IA renommée «la Raison», il est difficile de faire comprendre la dangerosité des déchets enterrés. L'on mesure alors l'abîme des questions irrésolues.

«Le grand enfouissement» ne se lit pas comme un roman d'aventures linéaire mais comme un récit complexe et elliptique, dans lequel Annette Hug mobilise la langue et la culture pour tourner et retourner la question sous tous les angles. Et c'est passionnant. **CRI**

En rencontre au Salon du livre le 25 mars à 15 h, sur le thème: «Paysages et écologie. Quel avenir fabriquons-nous?»